

# Franz-Olivier Giesbert

## La cuisinière d'Himmler



folio



COLLECTION FOLIO



Franz-Olivier Giesbert

La cuisinière  
d'Himmler

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Illustration de Julien Pacaud d'après photos

© DElight / Getty Images, Richard Goerg / Getty Images,  
Sarah Kastner / Stock 4B-RF / Getty Images.

Franz-Olivier Giesbert est né en 1949, à Wilmington, dans le Delaware, aux États-Unis, d'un père américain et d'une mère française. Il arrive en France à l'âge de trois ans. Après avoir collaboré à la page littéraire de *Paris-Normandie*, il entre au *Nouvel Observateur* en 1971.

Il devient successivement directeur de la rédaction du *Nouvel Observateur* (1985-1988) puis directeur de la rédaction du *Figaro* (1988-2000) et, enfin, directeur du *Point* (2000-2014).

Il a publié plusieurs romans dont *L'affreux* (Grand Prix du roman de l'Académie française 1992), *La souille* (prix Interallié 1995), *Le sieur Dieu*, *L'immortel*, *Le huitième prophète*, *Le lessiveur*, *Un très grand amour*, *La cuisinière d'Hitler* et des biographies : *François Mitterrand ou La tentation de l'Histoire* (prix Aujourd'hui 1977), *Jacques Chirac* (1987), *Le Président* (1990), *François Mitterrand, une vie* (1996) et *La tragédie du Président* (2006).





*À Elie W., mon grand frère, qui m'a tant donné.*



« Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain.  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. »

RONSARD



## PROLOGUE

Je ne supporte pas les gens qui se plaignent. Or, il n'y a que ça, sur cette terre. C'est pourquoi j'ai un problème avec les gens.

Dans le passé, j'aurais eu maintes occasions de me lamenter sur mon sort mais j'ai toujours résisté à ce qui a transformé le monde en grand pleurnichoir.

La seule chose qui nous sépare des animaux, finalement, ce n'est pas la conscience qu'on leur refuse bêtement, mais cette tendance à l'auto-apitoiement qui tire l'humanité vers le bas. Comment peut-on y laisser libre cours alors que, dehors, nous appellent la nature et le soleil et la terre ?

Jusqu'à mon dernier souffle et même encore après, je ne croirai qu'aux forces de l'amour, du rire et de la vengeance. Ce sont elles qui ont mené mes pas pendant plus d'un siècle, au milieu des malheurs, et franchement je n'ai jamais eu à le regretter, même encore aujourd'hui, alors que ma vieille carcasse est en train de me lâcher et que je m'apprête à entrer dans ma tombe.

Autant vous dire tout de suite que je n'ai rien d'une victime. Bien sûr, je suis, comme tout le monde, contre la peine de mort. Sauf si c'est moi qui l'applique. Je l'ai appliquée de temps en temps, dans le passé, aussi bien pour rendre la justice que pour me faire du bien. Je ne l'ai jamais regretté.

En attendant, je n'accepte pas de me laisser marcher sur les pieds, même chez moi, à Marseille, où les racailles prétendent faire la loi. Le dernier à l'avoir appris à ses dépens est un voyou qui opère souvent dans les files d'attente qui, à la belle saison, pas loin de mon restaurant, s'allongent devant les bateaux en partance pour les îles d'If et du Frioul. Il fait les poches ou les sacs à main des touristes. Parfois, un vol à l'arraché. C'est un beau garçon à la démarche souple, avec les capacités d'accélération d'un champion olympique. Je le surnomme le « guépard ». La police dirait qu'il est de « type maghrébin » mais je n'y mettrais pas ma main à couper.

Je lui trouve des airs de fils de bourgeois qui a mal tourné. Un jour que j'allais acheter mes poissons sur le quai, j'ai croisé son regard. Il est possible que je me trompe, mais je n'ai vu dedans que le désespoir de quelqu'un qui est sens dessus dessous, après s'être éloigné, par paresse ou fatalisme, de sa condition d'enfant gâté.

Un soir, il m'a suivie après que j'eus fermé le restaurant. C'était bien ma chance, pour une fois que je rentrais chez moi à pied. Il était

presque minuit, il faisait un vent à faire voler les bateaux et il n'y avait personne dans les rues. Toutes les conditions pour une agression. À la hauteur de la place aux Huiles, quand, après avoir jeté un œil par-dessus mon épaule, j'ai vu qu'il allait me doubler, je me suis brusquement retournée pour le mettre en joue avec mon Glock 17. Un calibre 9 mm à 17 coups, une petite merveille. Je lui ai gueulé dessus :

« T'as pas mieux à faire que d'essayer de dépouiller une centenaire, connard ? »

— Mais j'ai rien fait, moi, m'dame, je voulais rien faire du tout, je vous jure. »

Il ne tenait pas en place. On aurait dit une petite fille faisant de la corde à sauter.

« Il y a une règle, dis-je. Un type qui jure est toujours coupable. »

— Y a erreur, m'dame. Je me promenais, c'est tout.

— Écoute, ducon. Avec le vent qu'il fait, si je tire, personne n'entendra. Donc, t'as pas le choix : si tu veux avoir la vie sauve, il faut que tu me donnes tout de suite ton sac avec toutes les cochonneries que t'as piquées dans la journée. Je les donnerai à quelqu'un qui est dans le besoin. »

J'ai pointé mon Glock comme un index :

« Et que je ne t'y reprenne pas. Sinon, je n'aime mieux pas penser à ce qui t'arrivera. Allez, file ! »

Il a jeté le sac et il est parti en courant et en hurlant, quand il fut à une distance respectueuse :

« Vieille folle, t'es qu'une vieille folle ! »

Après quoi, j'ai été refileur le contenu du sac, les montres, les bracelets, les portables et les portefeuilles, aux clochards qui cuvaient, par grappes, sur le cours d'Estienne-d'Orves, non loin de là. Ils m'ont remerciée avec un mélange de crainte et d'étonnement. L'un d'eux a prétendu que j'étais toquée. Je lui ai répondu qu'on me l'avait déjà dit.

Le lendemain, le tenancier du bar d'à côté m'a mise en garde : la veille au soir, quelqu'un s'était encore fait braquer place aux Huiles. Par une vieille dame, cette fois. Il n'a pas compris pourquoi j'ai éclaté de rire.



*Sous le signe de la Vierge*

MARSEILLE, 2012. J'ai embrassé la lettre, puis croisé deux doigts, l'index et le majeur, pour qu'elle m'annonce une bonne nouvelle. Je suis très superstitieuse, c'est mon péché mignon.

La lettre avait été postée à Cologne, en Allemagne, comme l'attestait le cachet sur le timbre, et l'expéditrice avait écrit son nom au dos : Renate Fröll.

Mon cœur s'est mis à battre très vite. J'étais angoissée et heureuse en même temps. Recevoir une lettre personnelle à mon âge, alors qu'on a survécu à tout le monde, c'était forcément un événement.

Après avoir décidé que j'ouvrirais la lettre plus tard, dans la journée, pour garder en moi le plus longtemps possible l'excitation que j'avais ressentie en la recevant, j'ai embrassé de nouveau l'enveloppe. Sur le dos, cette fois.

Il y a des jours où j'ai envie d'embrasser n'importe quoi, les plantes comme les meubles, mais je m'en garde bien. Je ne voudrais pas qu'on me prenne pour une vieille folle, un épouvantail à

enfants. À près de cent cinq ans, il ne me reste plus qu'un maigre filet de voix, cinq dents valides, une expression de hibou, et je ne sens pas la violette.

Pourtant, en matière de cuisine, je tiens encore la route : je crois même être l'une des reines de Marseille, juste derrière l'autre Rose, une jeunesse de quatre-vingt-huit ans, qui fait des plats siciliens épatants, 25 rue Glandevès, non loin de l'Opéra.

Mais dès que je sors de mon restaurant pour déambuler dans les rues de la ville, il me semble que je fais peur aux gens. Il n'y a qu'un endroit où, apparemment, ma présence ne jure pas : en haut du piton en calcaire d'où la statue dorée de Notre-Dame-de-la-Garde semble exhorter à l'amour l'univers, la mer et Marseille.

C'est Mamadou qui m'amène et me reconduit chez moi, sur le siège arrière de sa motocyclette. Un grand gaillard qui est mon alter ego, au restaurant. Il fait la salle, m'aide pour la caisse et me trimbale partout, sur son engin qui pue. J'aime sentir sa nuque sur mes lèvres.

Pendant la fermeture hebdomadaire de mon établissement, le dimanche après-midi et toute la journée du lundi, je peux rester des heures, sur mon banc, sous le soleil qui me mord la peau. Je fais causette dans ma tête avec tous mes morts que je vais bientôt retrouver au ciel. Une amie que j'ai perdue de vue aimait dire que leur commerce était bien plus agréable que celui des vivants. Elle a raison : non seulement ils ne sont

pas à cran, mais ils ont tout leur temps. Ils m'écoutent. Ils me calment.

Le grand âge qui est le mien m'a appris que les gens sont bien plus vivants en vous une fois qu'ils sont morts. C'est pourquoi mourir n'est pas disparaître, mais, au contraire, renaître dans la tête des autres.

À midi, quand le soleil ne se contrôle plus et me donne des coups de couteau ou, pis, de pioche, sous les vêtements noirs de mon veuvage, je dégage et entre dans l'ombre de la basilique.

Je m'agenouille devant la Vierge en argent qui domine l'autel et fais semblant de prier, puis je m'assieds et pique un roupillon. Dieu sait pourquoi, c'est là que je dors le mieux. Peut-être parce que le regard aimant de la statue m'apaise. Les cris et les rires imbéciles des touristes ne me dérangent pas. Les sonnailles non plus. Il est vrai que je suis affreusement fatiguée, c'est comme si je revenais tout le temps d'un long voyage. Quand je vous aurai raconté mon histoire, vous comprendrez pourquoi, et encore, mon histoire n'est rien, enfin, pas grand-chose : un minuscule clapotis dans l'Histoire, cette fange où nous pataugeons tous et qui nous entraîne vers le fond, d'un siècle à l'autre.

L'Histoire est une saloperie. Elle m'a tout pris. Mes enfants. Mes parents. Mon très grand amour. Mes chats. Je ne comprends pas cette vénération stupide qu'elle inspire au genre humain.

Je suis bien contente que l'Histoire soit partie, elle a fait assez de dégâts comme ça. Mais je

sais bien qu'elle va bientôt revenir, je le sens dans l'électricité de l'air et le regard noir des gens. C'est le destin de l'espèce humaine que de laisser la bêtise et la haine mener ses pas au-dessus des charniers que les générations d'avant n'ont cessé de remplir.

Les humains sont comme les bêtes d'abattoir. Ils vont à leur destin, les yeux baissés, sans jamais regarder devant ni derrière eux. Ils ne savent pas ce qui les attend, ils ne veulent pas savoir, alors que rien ne serait plus facile : l'avenir, c'est un renvoi, un hoquet, une aigreur, parfois le vomissement du passé.

Longtemps, j'ai cherché à mettre en garde l'humanité contre les trois tares de notre époque, le nihilisme, la cupidité et la bonne conscience, qui lui ont fait perdre la raison. J'ai entrepris les voisins, notamment l'apprenti boucher qui est sur mon palier, un gringalet pâlichon avec des mains de pianiste, mais je vois bien que je l'embête avec mon radotage et, quand je le croise dans l'escalier, il m'est arrivé plus d'une fois de le retenir par la manche pour l'empêcher de s'enfuir ; il prétend toujours qu'il est d'accord avec moi mais je sais bien que c'est pour que je lui lâche la grappe.

C'est pareil avec tout le monde. Ces cinquante dernières années, je n'ai jamais trouvé personne pour m'écouter. De guerre lasse, j'ai fini par me taire jusqu'au jour où j'ai cassé mon miroir. Tout au long de ma vie, j'avais réussi à n'en briser aucun mais ce matin-là, en observant

**Franz-Olivier Giesbert**

La cuisinière  
d'Hitler



**Franz-Olivier Giesbert**

La cuisinière d'Hitler

Cette édition électronique du livre

*La cuisinière d'Hitler* de Franz-Olivier Giesbert

a été réalisée le 01 septembre 2014

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070459704 - Numéro d'édition : 269949)

Code Sodis : N64369 - ISBN : 9782072560484.

Numéro d'édition : 269951